

Bertrand Ploquin

AF 17 pour New York

Entre deux rendez-vous

Éditions Scenent

© Scenent, 2021

ISBN : 978-2-9569069-5-7

À ma fille Suzanne, mon plus beau voyage

Table des matières

Préface.....	11
47 F	15
14 C.....	25
37 C.....	33
20 J.....	46
23 L	56
Le Bar.....	72
49 H.....	83
17 A.....	92
Remerciements.....	105

Préface

Bertrand Ploquin aime les voyages et les récits de voyage. Ce goût est né très tôt et s'est concrétisé dans l'écriture. Parce que l'important, ce n'est pas l'arrivée c'est le trajet, il retrace dans le recueil de nouvelles *AF 17 pour New York*, les trajectoires des passagers d'un même avion. Plusieurs individualités sont réunies dans un endroit clos avec pour point commun une destination, New York. À chaque passager une histoire. L'auteur se plaît à imaginer leurs aventures faites de loopings et de crashes, mais de redécollages aussi.

J'espère que vous avez bien attaché votre ceinture car le voyage fictionnel est agité. De nouvelles en nouvelles, les turbulences de la fiction chahutent nos émotions. Si le monde a l'air de tourner normalement, il y a çà et là, parmi les voyageurs, des esprits qui ne tournent plus rond.

Sur fond de tragique, Bertrand Ploquin fait grincer sa plume et s'applique à gratter le vernis du quotidien. Face à l'échec, au deuil et à la folie, les personnages

s'envolent vers leurs vies imaginaires avec une certaine fantaisie. Les adultes se comportent comme des enfants, enfants qu'il faut câliner et rassurer tandis que les plus jeunes se rêvent en superhéros. Au tragique s'ajoute le jeu. L'auteur s'amuse à démolir à grands coups de masse les carapaces de protection des plus endurcis pour laisser affleurer la sensibilité. Les héros dépourvus ou dépossédés des oripeaux de leur ancienne vie sociale libèrent leur force créatrice et fictionnelle.

Dans *AF 17 pour New York* règne une atmosphère particulière et moderne. Les références musicales s'associent aux décors urbains pour créer une ambiance jazzy qui transforme le tragique en prétexte à l'improvisation. La folie et les souffrances entraînent une liberté de lâcher prise, de lâcher les commandes de l'avion. Les cuivres et le blues accompagnent la narration comme un fond sonore qui libère la parole et les pulsions. La musique de l'écriture est perceptible. Elle s'accroche pour trouver le thème, la rythmique. Elle improvise sur les dissonances des personnages, les fausses notes de leurs vies jusqu'à la résolution de leurs destinées. Les personnages résistent au cynisme des événements. Ils s'entêtent, ils s'escriment à rester debout avec une énergie émouvante.

Peu à peu, nous entrons dans la fiction. Nous embarquons à bord de l'AF 17, nous lecteurs. Enfermés

dans la carlingue, pas d'issue de secours pour échapper à nos propres turpitudes. Bertrand Ploquin fait taire le brouhaha du monde extérieur pour laisser entendre la richesse de nos vies intérieures.

Claire Pelissier-Folcolini

47 F

Roissy, terminal 2E, une heure avant le vol.

Quand le Smartphone de Robin Devaux vibra, il prit la respiration qui lui sembla nécessaire pour ne pas engueuler sa femme. Il n'était pas d'un naturel anxieux. Mais quarante minutes de retard... L'embarquement allait commencer, qu'est-ce qu'elle foutait putain.

C'était bien elle, mais par SMS. Spontanément il chercha le mot d'excuse, un « désolé », un « sorry, love », quelque chose. Mais rien de tout ça. À la place, lapidaire « Je ne viendrai pas. Je te quitte ». La vue de Devaux se brouilla dans une bouffée de chaleur. Il relut le message. Ça ne pouvait pas être ça. Il aurait mal lu. Ça devait être une erreur. Mais non. Le message venait bien de « Chérie ». Il s'appuya sur le premier rayon à sa portée, entre les rangées de nouveaux romans grand public et les magazines féminins du relais presse de l'aérogare 2, aéroport Charles-de-Gaulle. La plupart des magazines titraient sur quelque chose en rapport avec la fin du monde : le climat, l'extrême droite, la

surpopulation, l’Afrique trop pauvre, l’alimentation trop riche. Il n’avait pas vu les signaux. Voir des signaux était pour lui une forme de faiblesse. Une lecture du monde proche du religieux. De la pure foutaise superstitieuse. Pas sa came. À vingt ans peut-être. Mais à cinquante ? Autant s’acheter une Rolex et arrêter de vivre. À bien y réfléchir, c’était ce qu’il avait fait. Un second message suivit immédiatement : « Mon avocat te contactera. Bon courage pour la suite ». Puis un troisième : « Adieu ». Nadine conservait une politesse désuète, même dans ces circonstances.

— Excusez-moi.

Devaux passa la main dans ses cheveux. Il était pris dans un étrange maelström émotionnel, un mélange de teintes, et aucune ne se distinguait vraiment des autres. D’un côté, rien n’avait de sens. On ne se retrouve pas à Roissy à se faire plaquer par sa femme en trois SMS à quelques minutes du décollage. Ça n’existait pas. Mais Devaux savait bien que tout existait. Il savait mieux que personne que les contrats de mariage étaient faits pour éponger les larmes du temps, déchirés par les accès de colères des couples qui s’aimaient trop, balancés au visage à la première occasion. Il aurait fallu que le mariage soit un cocon, le confort garanti d’une vie calme et droite comme les plans d’un cercueil. Mais même un papillon pouvait déchirer un cocon. Alors un

mari...

— Excusez-moi. Monsieur ?

Il fixait son téléphone portable mais ne le lisait plus. Ses yeux étaient bien plus loin, plantés dans un paysage qu'aucune technologie ne lui montrerait jamais. Il aurait fallu répondre quelque chose de cinglant. Ou peut-être pas, peut-être plutôt quelque chose qui fasse rire Nadine. Qui lui montre d'un trait sec qu'elle se plantait, qu'elle faisait erreur. Il aurait fallu être viril, mais pas trop. Ferme. Mais ouvert. Devaux savait être lapidaire. C'était en quelque sorte sa marque de fabrique. Ses collègues l'envoyaient souvent au front pour ça. En une tirade il savait remettre un client à sa place, convaincre un salarié d'oublier ses menaces de procédure prud'homale, calmer la colère de leur PDG. Ça lui avait donné une grande confiance, au début. Ça lui avait ouvert les portes des chambres de pas mal de femmes. À quoi servait de faire des études, finalement ? À quoi servaient les formations en management, les *reporting* ? Mais un mardi 23 juin, à quelques pas du hall d'embarquement numéro 17, rien ne lui venait. Il rangea son Smartphone dans sa poche intérieure. Les billets d'avion et son passeport prenaient de la place. Devaux les en tira. La sensation d'avoir l'air d'un con fut assez immédiate, ses deux billets retour à la main, un seul passeport. Et si sa vie se résumait finalement

à ça ? Deux billets pour la longue route, mais pour se retrouver finalement bien seul avec soi-même. Un nom, une photo, quelques dates, fin.

— Monsieur ? Sir ?

Cette femme voulait regarder la couverture du livre sur lequel il s'était appuyé. Sa voix était douce.

— Pardon.

Il leva la main, et la lenteur de son propre geste le surprit. Oui, vidé, Devaux était vidé. Vidé de sa force. Vide de décision. Dès qu'il prit conscience de ce vide, une onde l'envahit. Ça ressemblait à une pulsion de vie. De survie, au moins. Comme si le vide n'était somme toute que l'abandon soudain d'un poids inutile. Comme si le vide était davantage une libération qu'une absence. Il y avait donc bien encore en lui une énergie vitale qui prendrait décidément toujours le dessus. La même que celle qui le poussait à traîner dans les bars de Brooklyn après les disputes, quand il s'arc-boutait bêtement sur ses positions et que Nadine partait en vrille devant son incapacité tenace à l'écouter. Le goût du sang lui revint à la bouche. L'instinct de chasse. Le petit garçon blessé n'existait plus. Depuis trop longtemps, l'homme viril occupait le terrain de son corps et de son âme. Doucement, il leva les yeux vers la femme à la voix sombre. Cheveux tirés en arrière, noués en queue-de-

cheval, un imper beige. La quarantaine, allez.

— Vous venez d’atterrir à Paris ou vous décollez, Madame ?

Elle le regarda comme une incongruité. De la buée sur une fenêtre pourtant propre. Mais ça la fit sourire. Peut-être vit-elle dans cette buée quelque chose qui lui ressemblait et qui la rassura.

— Je... Bonne journée.

Elle saisit le livre et poursuivit tranquillement dans le rayon suivant. Des trucs sur la psychologie et l’astrologie. Du logis partout. Pour un aéroport qui signifiait surtout partir de chez soi, c’était presque comique.

La panique de Devaux avait duré quoi, une dizaine de secondes ? Une poignée de temps qui filait aussi vite que son mariage : insaisissable. L’imper beige traînait mollement le long des couvertures de magazines. Nadine le plaquait après vingt ans de mariage, fort bien. Elle le plaquait à quelques minutes de leur vol retour pour New York, soit. D’une certaine façon, elle l’avait bien prévenu. Elle aimait tellement la France ! Jamais elle n’avait pu s’habituer à New York. Le grand appartement n’y faisait rien. Elle, ce qu’elle avait toujours voulu, c’était une famille nombreuse dans une

maison de campagne ou au bord de la mer, enfin dans un coin tranquille. Les sirènes de NYC avaient noyé ses rêves, Paris les avait réanimés dans un bouche-à-bouche qu'elle avait longtemps attendu. À cette heure, elle devait déjà être en route pour la Normandie, chez sa mère.

Sa femme l'avait quitté et pourtant, entre les romans de poche à l'eau de rose et la caisse du relais presse, Devaux se sentait bien. Disons pas si mal. La sensation de vide s'était propagée dans son corps jusqu'à son âme et le laissait, tout compte fait, plus léger. Il n'en faudrait pas beaucoup plus pour qu'il se mette à rire. Pour qu'il caresse de la paume une légère sensation d'euphorie. L'absurdité de la situation jouait probablement un rôle. L'absurdité, il connaissait : ça faisait vingt ans qu'il était marié. Ça avait été le papier peint de ses jours. Il s'y était fait, et soudain un SMS appliqué comme un coup de masse crevait le mur pour lui montrer le ciel. Il avait connu pire.

L'imper aux cheveux noués quitta la boutique d'un pas tranquille. Elle avait sciemment glissé le livre de poche dans la sienne. Sans passer par la caisse. Cette femme intéressait beaucoup Devaux.

— Excusez-moi à mon tour.

Il l'avait saisie par la manche, sans fermeté. Elle tourna

vivement la tête. Il y avait quelque chose de navré dans ses yeux. Elle enfonça sa main dans son imper.

— Rassurez-vous. Je ne suis pas agent de sécurité. Écoutez, j'ai un billet en trop pour New York. Si ça vous dit...

Elle le dévisagea profondément. Devaux fut surpris par la façon dont elle le fixait. Elle cherchait vraiment quelque chose, tout au fond de lui-même. Il réalisa à quel point sa démarche pouvait être mal interprétée. Un truc de gros dragueur trop fier de son approche. Le regard de la jeune femme disait assez clairement « Il me prend vraiment pour une cruche, ou il a encore de la marge ? » Une question assez franche, somme toute pas agressive du tout. Une véritable curiosité pour l'autre. Ça le troubla beaucoup, ça, Devaux. Parce que dans la fougue romanesque de ses intentions, il n'y avait que la noblesse de l'aventure, sans le moindre accroc de drague vulgaire. Encore que draguer en proposant un billet pour New York, ç'aurait eu une sacrée gueule.

Toutefois, Devaux ne parvint pas à transmettre ce message aux yeux verts qui le fouillaient. Elle, elle était dans son monologue intérieur, presque chirurgical, elle accomplissait froidement l'autopsie d'une drague mort-née.

Puis elle sourit. Un sourire de pendu, un sourire qui

voulait dire bon courage, je ne vous en veux pas, mais bon courage, vraiment. Elle tourna les talons, que Devaux estima spontanément à neuf centimètres. Il y avait une histoire sous ces talons. Ce sourire, cet imper, ce livre dans sa poche, il était évident que son refus n'était pas simplement dû au fait qu'il avait pu passer pour un dragueur à la française. Il la rattrapa, la saisit par le bras comme on plonge d'un avion : on aura beau avoir mille fois vérifié le parachute, on ne sait jamais vraiment et il n'y a qu'une seule façon d'être sûr.

— Madame, s'il vous plaît, accordez-moi une minute. C'est un moment important pour moi. Peut-être le tournant de ma vie. Faisons un truc complètement fou, ne nous laissons pas corrompre par nos habitudes, nos méfiances, nos cynismes. Partons, tous les deux, quittons tout, prenons une suite royale dans un cinq-étoiles sur Central Park. Ou à Rio, ou à Singapour ou ce que vous voulez, je m'en fous du moment que nous vivons quelque chose, quelque chose de fou, prenons le seul risque valable, celui de vivre. Quelle destination vous fait rêver ? Où avez-vous toujours voulu partir sans jamais oser le faire ? Permettez-moi de vous y inviter, le temps d'une poignée d'heures. Rencontrons-nous, soyons les plus fous du monde. Demain, nous verrons bien où nous serons.

Il se sentit nu, et fort de l'être. Il se sentit démasqué,

à sa merci, et gonflé de l'invraisemblable puissance d'être si vulnérable. Libéré des cuirasses de son ego, il comprit ce sentiment étrange qui l'avait envahi quelques minutes plus tôt : il était libéré, démuni. En un mot, vrai. Devaux se voyait comme s'il était sorti de lui-même, flottant depuis le balcon des embarquements au-dessus d'eux. Rien d'autre n'existait que ce couple soudain au milieu du terminal 2. Déjà Devaux s'entendait booker une nuit de rêve dans un palace et cela lui tapissait la bouche d'un goût merveilleux de soie, de parfums chauds, de poivre rare.

Mais elle, son rire, cet éclat incompréhensible dans son œil vert, tout en elle traduisait une distance que Devaux ne franchirait jamais. Rien de moqueur ni de méprisant, mais hors de portée. Elle le fixa un long moment et son regard ancrà Devaux au sol pour les dix prochaines années.

— Vous voulez un truc complètement fou ? Il y a quelques heures à peine, j'étais encore à Brooklyn. J'avais rendez-vous avec mon mari pour déjeuner. Et puis voilà, en un éclair j'ai tout compris. Compris tout ce que je ne voulais plus. Une vie rangée, des perspectives déjà écrites, des vacances en famille... J'ai sauté dans un taxi, filé à JFK... et voilà. J'ai quitté New York, mon job de rêve, et mon mari. Tout ça en une minute. Est-ce assez fou pour vous ?